



Fred
Paronuzzi

Comme
s'ils étaient
beaux



le dilettante

Comme s'ils étaient beaux

DU MÊME AUTEUR

10 ans ³/₄,
Le Dilettante, 2003.

Fred Paronuzzi

*Comme s'ils étaient
beaux*

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Atelier Civard

Merci à Sandrine Aimone, Françoise Berthet et Jean-Baptiste Gendarme. Spéciale dédicace à Jean-Philippe Blondel, Franck Pélissier, Fabrice Vigne et Alexandre Millon.

L'auteur remercie également l'Arald (Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation) dont il a reçu une bourse pour l'écriture de ce roman.

© le dilettante, 2005.

ISBN 978-2-84263-400-1

*Pour Myriam
À la mémoire de tonton*

DIMANCHE dans le train, par un baiser ravi aux convenances, a débuté le compte à rebours vers ce que je nommerai – faute de mieux – *ma vie d’homme*.

Nous approchions du terminus. À notre droite, une usine de retraitement des déchets urbains béait sur la nuit, des individus en bleus y prenant peine sous des néons criards.

Cette jeune femme, compagne de voyage avec laquelle je n’avais rien échangé, jusqu’ici, pas même une syllabe – quoique j’aie songé à lui demander l’heure –, a pivoté vers moi. C’était une personne, s’il fallait à tout prix la définir, de type moyen-oriental. Avec de remarquables yeux noirs et de profonds mystères, dans ses yeux. Son type, ç’aurait pu être le mien.

«J’aimerais vous embrasser» a-t-elle déclaré de sa voix douce et musicale.

Pas de doute : c'est bien à moi qu'elle s'adressait.

J'entends par là que je ne suis pas, moi, le genre d'homme à qui l'on annonce ce genre de choses. Je suis le genre d'homme à qui l'on ne dit rien, d'ordinaire. Sauf là. Comme si à un autre, soudain, j'avais cédé la place.

Je me suis incliné et l'on s'est *donné nos lèvres* – n'ayons pas honte des lieux communs.

C'était merveilleux. J'ai perçu sur ma joue l'arondi un peu froid de ses ongles puis la chaleur de sa paume, à la peau plus claire...

Un baiser ferroviaire, donc.

Une inconnue.

N'allez pas nous peindre pour autant à bord d'un quelconque Orient Express, tétant d'interminables fume-cigarette en ivoire. Ce n'était pas romanesque. Ni exotique. Ni même britannique, non. Un TER français. Avec *j'encule celui qui lira ça* gri-bouillé au marqueur rouge sur le dossier du siège.

Où ça va se nicher un coup de théâtre, hein ?

Après, on a très peu parlé. On avait accompli quelque chose de parfait, je n'ai pas peur de l'affirmer. On avait de quoi être fiers.

Le train a ralenti dans la stridence des freins pneumatiques, puis la pleine lumière est reparue. Crue. Brutale.

On s'est regardés. On s'est souri.

– Vous connaissez Essaouira ? a-t-elle demandé.

– Pas du tout, j’ai fait.

– Le soleil n’y brille pas de la même façon qu’ailleurs, a-t-elle dit.

Nous avons attendu que les autres gens se bousculent vers la sortie, mais sans nous...

Élodie et Yves, sur le quai numéro 3, patientaient près d’une publicité pour des sous-vêtements féminins : la culotte façon dentelle noire qui plongeait en V entre deux fesses convexes et dorées qu’examinait un agent de la SNCF, en tripotant ses poils du nez.

La locomotive diesel a soupiré.

Comme ils avançaient (Yves à contrecœur), l’inconnue m’a tendu sa main.

J’ai pensé : ce n’est pas donné à tout le monde, de tendre la main de cette façon, il faut sûrement prendre des cours de main tendue. Et puis je l’ai serrée, du mieux que j’ai pu.

« Au revoir », a-t-elle dit, avant de s’éloigner.

Au revoir et malgré cela, autant ne pas le taire plus longtemps : je ne l’ai jamais revue.

– C’est qui celle-là ? a demandé Élodie en désignant du menton.

– Une amie, ai-je dit, énigmatique.

Je suis parfois lapidaire mais très rarement énigmatique.

Yves m’a considéré, drôlement...

Du salon, je distinguais des chuchotements dans la cuisine.

Des messes basses. Des choses, bref, que l’on me cachait. À moi, assis devant les restes d’un gigot et un verre de bordeaux saint-émilion cuvée 2003.

Je me récitais l’étiquette : arômes de fruits rouges, fines notes vanillées, robe rubis intense, idéal avec le gigot – ça tombait bien.

J’ai entendu : « Il est bizarre. » Puis : « Il est comme d’habitude. » Et enfin : « Ne plaisante pas avec ça : il m’inquiète, tu sais. »

Élodie et Yves sont apparus avec le fromage et des allures d’apprentis comploteurs.

MOI : À propos, je vais refaire ma vie, à Essouira.

ÉLODIE : Quoi ?

MOI, *récitant* : « Le soleil ne brille pas de la même façon qu’ailleurs, là-bas. »

YVES : Qu’est-ce que c’est, ces conneries ?

MOI : Ah ah...

Ce n'était pas vrai. J'ai dit : « Bien sûr que non, ce n'est pas vrai ! » (Je vous ai bien eus.)

Mais j'allais aux États-Unis, tout de même ! Avec les élèves méritants du BTS *Force de Vente*. Trois étudiants retenus pour le stage international que claironne la brochure du lycée, en encadré arc-en-ciel.

J'avais accepté le rôle d'accompagnateur : les acheminer sur leur lieu de travail, le matin, pour les ramener le soir venu.

S'assurer que le stage se déroule comme il se doit...

Nous tous, sur le palier.

Élodie me dit combien elle trouve ça formidable, que j'aie remonté la pente. On échange une bise. « Écris-nous... Prends des diapositives. » Yves me saisit la main en souriant (à contrecœur). La porte se referme.

« Personnellement, je lui confierais pas mes enfants », dit Yves.

Sur mon Solex, je pédale pour prendre de la vitesse à l'assaut des dos-d'âne. J'engage parfois une course avec un facteur et plus rarement avec les employés communaux dans leur drôle de petite camionnette, à trois roues. Il m'arrive même de saluer les motards au passage – à quelques exceptions près, ils m'ignorent. Mon Solex est de type 3800, je mélange moi-même le sans-plomb 95 et l'huile moteur parfumée à la framboise, dans un bidon mauve.

À partir de 19 h 30, la rue Nicolas-Parent est une artère fantôme. C'est ici que j'habite avec maman et tonton, au numéro 504...

Cette nuit-là, j'ai eu de la peine à dormir.

Vers trois heures un quart, j'ai entendu tonton qui pissait puis se faisait réchauffer un bol de café au micro-ondes. Tonton a un rythme biologique chamboulé par vingt ans de trois-huit, à l'usine. Il poursuit le roulement des équipes, mais tout seul.

Il s'est mis à tousser, une grosse quinte qui lui fait cracher du sang dans les cabinets. Sur les radios des poumons de tonton, on aperçoit des taches. De gauloises sans filtre. De son premier travail dans le forage des puits, en Afrique.

Il a des tatouages sur les avant-bras et des yeux

bleu délavé qui lui donnent l'air de penser, à autre chose.

Parfois, au milieu du repas, il dit par exemple : « Devant les bordels de Tunis, les militaires français faisaient la queue jusqu'aux étals de légumes. » Ou : « J'ai connu cette femme, *la Tata* qu'on l'appelait – mais son vrai nom c'était Berthe. »

Et puis plus rien.

Avec maman on attend la suite, nos fourchettes à mi-course.

En vain.

Dans sa chambre à coucher, près du chevet, se dresse une statue africaine figurant une jeune femme mélancolique aux longs cheveux tressés.

Qui a existé, en vrai, dont tonton a été amoureux, en vrai.

Il aurait même été réciproque, cet amour.

Pourtant, ça ne s'est pas fait (il y a tout un tas de choses qui *ne se font pas*, dans la vie). Et tonton ne s'est jamais marié. Peut-être en souvenir de cet amour-là. Peut-être pour une autre raison – que j'ignore.

Toujours est-il que quand le bateau qui le ramenait en Europe a coulé, au large de Marseille, il a failli se noyer, entraîné vers les profondeurs par cette statue africaine qu'il retenait dans ses bras tatoués...

JE M'APPELLE Rose Hawkins et j'aurai 46 ans à la fin de l'été.

Qu'est-ce que je peux ajouter à ça ?

J'ai parfois le sentiment de n'être rien d'autre qu'un nom suivi d'un âge. Qu'il ne manque, finalement, qu'une date pour clore ma vie – un lieu, à la rigueur : Inglewood, New Jersey, «le trou du cul scintillant de l'Amérique du Nord» (*dixit Dorothy*).

Est-il concevable que certaines personnes sabordent sciemment leur existence, comme un bras d'honneur à la Création ?

Crânement.

Genre : *je T'avais rien demandé, à Toi, je T'emmerde!*

Comme un acte de bravoure.

Se pourrait-il que je sois l'une de ces personnes ?

Non. Je ne le crois pas, au fond. Pas moi. (Surtout pas moi!) Un naufrage tel que le mien ne se